



polka

MAGAZINE

pour *Le Monde de la Photo*

Odyssée intime

« Étranges beautés » au sommaire de *Polka* #26

Son œuvre fait l'objet d'une exposition magistrale à la Maison européenne de la photo, jusqu'à la rentrée. Entretien avec une femme étonnante, avide de rencontres et de destinations singulières, mais qui ne laisse rien au hasard. Par Joëlle Ody

Rétrospectives, portfolio... vous avez dû piocher dans vos archives. De l'Afrique à la Sibérie, de l'Asie à l'Amérique du Sud, en passant par la photo de mode. Des préférences ?

Je préfère toujours le prochain sujet. Je n'aime pas revenir en arrière. Ce qui est fait est terminé, je m'en suis débarrassée, je passe à autre chose, je trouve le financement et je suis mon idée jusqu'au bout. Là, je vais aller en Corée du Sud. Toute l'Asie du Sud-Est est influencée par la K-pop, la musique et l'esthétique coréennes. La culture de la classe moyenne vient de Corée, même les sitcoms. Nous, on connaît le cinéma d'auteur, qui est très beau, mais pas ce genre de série. Eux, en Malaisie, à Singapour, partout, cela inonde leur vie.

Comment réussir ce type de travail ?

Je prépare énormément mes voyages, avec des journalistes, des photographes, des chercheurs, ici ou sur place. Par exemple, en tant que directrice artistique de Photoquai 2011, j'ai exposé des photographes d'Asie du Sud-Est que j'ai connus quand ils sont venus en France. Lorsque j'ai décidé de partir pour Kuala Lumpur, Singapour et Bangkok, je les ai contactés en leur disant ce sur quoi je voulais travailler et ils m'ont aidée à le préparer.

Ainsi, des portes s'ouvrent. Bon, mais après ?

C'est à moi de me débrouiller. Il y a des endroits où l'on ne parle pas anglais. Donc j'ai une traductrice ou un traducteur, j'explique bien ce que je veux faire. Je parle beaucoup avec les personnes que je rencontre avant de commencer les photos. La présence du traducteur me permet de prendre mon temps, de regarder ce qui se passe dans la maison, de bien observer les gens. Après, j'y vais.

Des influences ?

Le cinéma a toujours été une passion. J'habitais dans le Quartier latin, il y avait le Champollion, la Cinémathèque rue d'Ulm... Je passais mon temps au cinéma. J'ai voulu faire l'Idhec, mais le concours était assez difficile et je n'avais pas envie de me replonger dans les études littéraires. Mon futur mari faisait beaucoup de photos, je me suis mise à la photo. Mais j'avais du mal à entrer dans un bistrot avec un boîtier sur la poitrine comme le faisait Doisneau, ce n'était pas mon truc.

Racontez-nous vos débuts...

J'ai travaillé pour un journal génial qui s'appelait *100 idées*, avec une femme

formidable, Marielle Hucliez. Et aussi à *La Maison de Marie-Claire*. Je n'en ai jamais eu une commande. C'était toujours moi qui amenais les idées, qui prenais les risques. Ils payaient après. Mais une parution dans l'un ou l'autre était bien rémunérée. On pouvait repartir. J'ai fait un sujet sur les trésors vivants au Japon, je l'ai vendu à de nombreux magazines. Comme ça, j'arrivais à vivre. À partir de 1983, il y a eu *Libération*, une période magnifique, très importante pour moi.

Vous faites de la couleur aujourd'hui, plutôt que du noir et blanc ? Avec quel type de boîtier ?

Je n'ai pas cessé de travailler en noir et blanc, il y a des pays où je ne fais que ça ou presque. En Afrique, par exemple, à part l'Afrique du Sud où je pourrais éventuellement travailler en couleur, parce qu'on y retrouve un peu les mêmes tons qu'en Russie. C'est très net : les pays qui ont vécu une histoire très dure présentent des couleurs sourdes, des imprimés

■ Le margoulier, Djibouti, 1989.



Photos : Françoise Huguière / Agence VU





■ Les appartements communautaires, Nus dans la cuisine, Saint-Petersbourg, Russie, 2005.

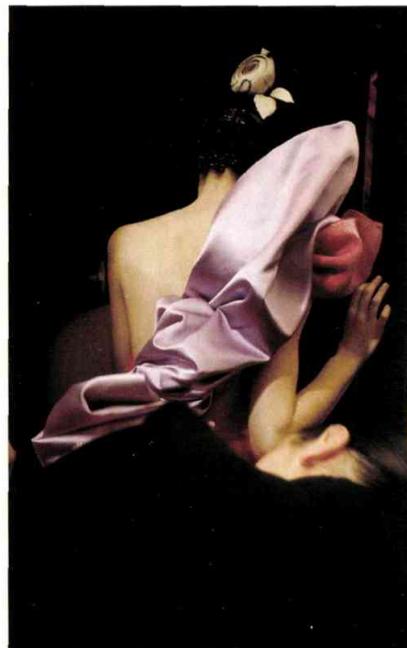
éteints, dus à l'enfermement pendant des années. En Russie, j'ai fait un voyage d'essai. En noir et blanc, même très beau, c'était assez vite sinistre, un côté que je ne voulais pas développer. J'ai choisi la couleur. Mes toutes premières photos, je les avais faites en Nikon. J'ai continué. J'ai eu toutes les générations d'appareils. C'est un F2 qui m'a accompagnée en Sibérie, et qui a tenu à -40° ! J'aime beaucoup le FM3, que j'ai à la maison. Pour les portraits de K-pop et des hidjabs, le D600 a été parfait. Et j'adore le Df, qui, outre ses autres qualités, est léger.

Vous êtes photographe, cinéaste –Kommunalka en 2008–, journaliste, écrivain –votre dernier livre Au doigt et à l'œil est un autoportrait saisissant. Que conseillez-vous aux jeunes reporters ?

De partir, s'ils le peuvent, avec un journaliste, ce qui enrichit l'un et l'autre. En tout cas, surtout dans les situations précaires, les

situations de guerre, ne pas partir sans rien, sans commande, car dans ce cas on n'a pas de réseau qui épaula, personne ne peut vous dire ce qui se passe, vous avertir des risques. Le nez dessus, on ne les voit pas... Je comprends qu'on ait envie d'être reporter de guerre, mais on ne part pas comme ça. Quand on parle avec Patrick Robert, avec Yan Morvan, ils le disent. Et puis ce n'est pas tout de photographier la guerre, pof, pof, et éventuellement de se faire flinguer. Il faut avoir un angle, un vrai sujet, comme celui de Laurent Van der Stockt et Jean-Philippe Rémy qui ont travaillé pour *Le Monde* sur les armes chimiques. Enfin, pour tous les reportages, tous les sujets, il faut savoir faire un peu de vidéo et écrire, je le serine à ceux qui participent à mes workshops, il faut écrire. Il ne suffit pas de suivre le même chemin que les autres, ceux d'avant. Pour le futur, pour Internet, on doit se décaler.

Propos recueillis par Joëlle Ody

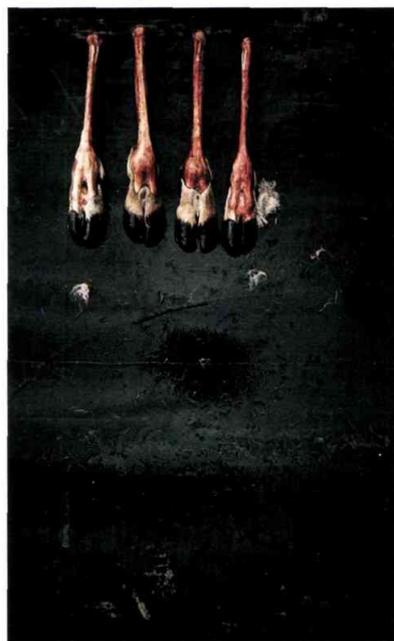


■ Christian Lacroix, HC, collection printemps-été 1999, janvier 1999.

Expositions : Pince-moi, je rêve à la Maison européenne de la photographie, 5/7, rue de Fourcy, Paris IV^e, jusqu'au 31 août. Étranges beautés à la galerie Polka, 12, rue Saint-Gilles, Paris III^e, jusqu'au 2 août. Et Mode et voyage, à Mérignac, jusqu'au 31 août.

Livre : Au doigt et à l'œil, éditions Sabine Wespieser, 256 pages, 20 €.

■ Abattoirs, Letavia, presqu'île de Taïmyr, Sibérie polaire, 1992.



Dimitri Beck, rédacteur en chef de Polka Magazine



Une femme à contre-courant

Françoise Huquier est une personnalité hors du temps. Hors des courants. À part. Toujours et depuis toute petite déjà. Tout commence par *J'avais huit ans*, titre de son livre qui relate son enfance et son enlèvement en Indochine, en 1950, avec son frère par des Khmers pendant huit mois. Depuis, la femme qu'elle est devenue, issue d'une famille aristocrate et bourgeoise bretonne, n'a de cesse d'aller à l'encontre des codes et à la rencontre des autres. Chez elle, son cabinet de curiosités contient des centaines d'objets collectés au fil de ses périples, dans les contrées d'Afrique, d'Asie et d'ailleurs : masques, poupées, disques 33 tours, dessins, petites voitures... Mais son grand dada, c'est parler des femmes. De la Malaisie à la Colombie, en passant par le Mali et la Russie, la photographe et cinéaste prend le temps de les écouter pour mieux révéler une part de leur intimité et personnalité. « La Baronne », comme son mari et certains proches la surnomment, ne se laisse pas conter. Dites-lui non et elle trouvera toujours un moyen d'aller où elle a décidé de se rendre. Farouchement indépendante, Françoise Huquier est une vraie odyssee.